Un coiffeur consciencieux

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **32 (1894)**

Heft 20

PDF erstellt am: **28.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-194290

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

dres pareille abondance de jeunes gens à marier. Il les exhorte à traverser l'Océan, et à disputer ces belles proies aux vierges d'Angleterre. Ce n'est certes pas sans inquiétude que nous reproduisons cet appel enflammé, car, quoiqu'il ne soit point à leur adresse, bon nombre de nos jeunes filles pourraient fort bien être tentées de partir pour Londres, sans tambour ni trompette.

Vigilantes mamans, soyez sur vos gardes!...

« Vierges américaines, dit à peu près le *New-York Herald*, vous êtes belles et riches, et c'est le printemps, la saison des amours. Je vais vous montrer les plus désirables mariages du monde. Vous y trouverez d'antiques châteaux et de riches maisons de ville, vous y trouverez honneur, gloire et noblesse Accourez, captivez les célibataires anglais par vos doux regards. Vierges des Etats-Unis d'Amérique, manqueriez-vous de courage? »

Mais la plus ardente éloquence n'est d'aucun effet si elle ne s'appuie sur des faits positifs. Voici ces faits, voici la liste des jeunes hommes à marier; voici leur noms, voici leurs titres, voici leur généalogie, le chiffre de leur fortune, leur adresse à Londres et a la campagne; voici leurs portraits. Ce sont de beaux jeunes gens; leurs visages sont frais et florissants; la candeur anglaise brille dans leurs yeux; leurs épaules sont larges, leurs cravates irréprochables; ils sont athlétiques et corrects. Tous occupent des situations élevées. La plupart ont des titres; à peine la bourgeoisie compte-t-elle quelques timides représentants.

Il y a des couronnes de tous les modèles: un duc, des marquis, des comtes, des barons innombrables. Il y a des héritiers de propriétés substitués; il y a deux ou trois simples membres du Parlement, sur lesquels se rabattront les ambitions déçues des concurrentes malheureuses.

Et pour qu'on puisse mieux choisir entre ces divers personnages, on donne quelques renseignements sur leur vie, leur caractère, leurs qualités intellectuelles. Les uns ont pris leur grade en tels collèges, d'autres ont un cœur tout particulièrement viril; plusieurs sont des veufs séduisants, et aux jeunes Americaines qui trouveraient des attraits à « jouer la difficulté », on fait remarquer que l'un d'eux passe pour inconsolable. Rien ne manque à leur signalement, et l'on dirait une exposition d'animaux gras, ou une vente de chevaux de sang.

Il faut reconnaitre, ajoutent les *Annales politiques et littéraires*, qui reproduisent, en substance, ce curieux appel, que cette façon d'agir épargne bien des démarches pénibles et des recherches fastidieuses. Chaque année, au printemps, s'ouvrira à Londres, une exposition de jeunes hommes à marier. Chaque printemps aussi des jeunes filles, accourues de l'autre rive de l'Atlantique, lutteront de charmes pour se les approprier. Ce sera la conquête de l'Angleterre par les Américaines.

Lè quatro Combî.

On dit que ne faut jamé atteindrè âo leindéman po férè cein qu'on pâo férè lo dzo mémo; mâ tot parâi, dâi iadzo que y a, rein ne préssè, kâ, coumeint on dit per tsi no : y'a teimps por tot; y'a teimps po pliorâ et teimps po tsampâ dâi pierrès.

Lâi avâi pè la Combâ quatro frârès, ti musicârès, qu'étiont dè la granta musiqua, et qu'allâvont djuï decé, delé, po lè dansès, dein lè veladzo Y'ein avâi ion que tegnâi la ioula (la clérinetta), on autro la trompetta, lo troisiémo, cein qu'on lâi desâi lo clavicoo mibé, et lo quatriémo, l'épouffârè, que s'avalâvè et sè dézavalâvè; la trombone, quiet! que ma fâi lè fasâi galé oûrè, quand saviont bin la nota.

On iadzo que l'ein aviont reçu dâi totès novallès, l'aviont essiyî dè lè z'einmodâ la méma né po vairè se l'étiont galézès, et l'avâi faillu lè férè botsi po s'allâ reduirè, sein quiet lâi sariont restâ tant qu'âo matin, tant l'étiont einfaratâ aprés la musiqua.

Lo leindéman, dévessont écâorè à la grandze. Quand l'euront met ein étro et coumeinci la premire tsauda, redévezaront dè cllia novalla musiqua et s'eimpacheintâvont dè la poâi reinmodâ onco on iadzo, kâ se n'avâi étâ la vergogne, l'arіont bo et bin soclliâ onna sautiche dévant d'eimpougni lè z'écllіyî.

Adon tot ein fiaiseint su lè z'épliaterons, lo clavicoo mibé, que ne poivè pas atteindrè lo momeint dè repreindrè se n'instrumeint, et que ruminâvè on estiusa, fâ à sè frârès :

— Mè seimbliè que dein lo galo lâi a on bémot que fâ on fausset dâo diablio, foudrâi prâo cein essiyî onco on iadzo.

— Petétrè que sè sont trompâ et que faut onna diése, fe cé qu'avalâvè et dézavalâvè; et se cein va mi, on grattérà lo bémot.

— Dein ti lè cas, dit cé que tegnâi la clérinetta, foudrâi prâo savâi à quiet s'ein teni, kâ se ne veint djuï pè lè Bioux dein quieinzè dzo, s'agit pas dè pétolhi et dè férè dâi faussets; sè fotriont dè no.

— Eh bin, fâ lo trompettârè, po étrè frou dè couson, foudrâi prâo vouâiti cein tot lo drâi, kâ n'est pas quiestion! faut pas s'esposâ à sè férè couïenâ po on bougro dè bémot.

Adon mè gaillâ, que ne démandâvont pas mî, tant lè z'ons què lè z'autro, mettont bas lè z'écllіyî, vont queri lâo z'instrumeints et lè vouaiquie à musiquâ coumeint on dzo d'abàyi.

Quand lo pére oût cé refredon, ye va vairè cein que cein volliâvè à derè, trâovè sè z'écochâo ein carrâ su l'étro à mâiti dérontu, ein trein dè soclliâ dein lâo musiquès na pas s'eincoradzi à écâorè, et lâo baillà on galo que n'étâi pas lo mémo que cé que djuïvont. Ma fâi duront botsi dévant d'arrevâ âo trio, posâ lè z'instrumeints su lo boo dâo cholâ et reimpougni l'ovradzo.

Ora, ébàyi-vo se dè tot teimps le Combî ont étâ dâi tot fins musicârès!

Embrassez-moi ou je vous lâche!

Une jeune et charmante actrice sortait un jour du Palais de l'Industrie, à Paris, où se tenait alors je ne sais plus quelle exposition. Pendant sa visite, un orage effroyable avait éclaté, qui avait transformé en un marais fangeux l'avenue des Champs-Elysées. Pour comble de malheur et par suite d'un encombrement de voitures, la victoria de l'actrice s'était rangée dè l'autre côté de la chaussée. A hêler son cocher, qui à pareille distance n'entendait rien, la jolie femme s'épuisait en appels et en gestes désespérés. Mais voici qu'à côté d'elle une voix mâle fit tout-à-coup cette proposition:

— Donnez-moi dix sous, Madame, et je vous passe à bras tendus.

L'actrice se retourna. L'auteur de l'offre intéressée, vêtu en ouvrier, était un assez beau gars, jeune et solide et râblé. Après une seconde d'hésitation :

— Soit, dit bravement la jeune femme. Portez-moi jusqu'à ma voiture.

Et ramassant robes et jupons, elle enlaça le coup robuste du porteur qui l'enleva comme une plume et commença allègrement son expédition.

Tout alla bien jusqu'au milieu de la large chaussée. Mais tout-à-coup, au moment d'enjamber une flaque d'eau effroyablement boueuse, l'homme s'arrêta net.

— Eh bien? interrogea la jolie actrice.

— Eh bien, riposta résolument le porteur, il faut que vous m'embrassiez!

— Plaît il?

— Embrassez-moi ou je vous lâche!

Que faire? La situation était tragique ou quelque peu ridicule. Après tout on ne meurt pas d'un baiser volé au théâtre ou dans la vie réelle. C'est la réflexion que se fit la jeune femme, qui gentiment s'exécuta. Et le voyage s'acheva à la satisfaction des deux parties. Une fois installée dans sa voiture, un peu confuse et dépitée, l'actrice ouvrit son porte-monnaie, en tira une pièce de vingt sous et la tendit au malotru. Mais celui-ci ôtant sa casquette :

— Il ne manquerait plus que ça, alors! Pour qui me prenez-vous! Merci... Je suis bien payé!

Et il tourna les talons.

Un coiffeur consciencieux.

On sait que plusieurs maladies du cuir chevelu et de la barbe sont causées par des champignons microscopiques qui se développent à la racine des cheveux ou des poils; ces maladies, comme la *teigne tonsurante*, la *pelade*, la *teigne faveuse*, sont des maladies qui peuvent très bien se passer d'une tête à l'autre. Plusieurs autres affections, capables de nous rendre chauves, peuvent égale-

ment être transmises par les peignes, brosses et objets divers dont font usage les coiffeurs, car ils procèdent souvent à un nettoyage incomplet de leurs instruments et n'ont encore guère pris l'habitude de les désinfecter ou de les stériliser. Un perruquier d'une petite localité française a imaginé, à ce propos, de mettre l'affiche suivante dans sa boutique :

« Toute personne ayant une affection contagieuse de la barbe ou du cuir chevelu est priée d'en prévenir le coiffeur qui, sans lui refuser ses soins, emploiera des instruments spéciaux, afin d'éviter la contagion si fréquente par ce moyen. »

Voilà certes une mesure qui peut avoir son utilité, à la condition que le client soit aussi consciencieux que le barbier, et pourvu que ce dernier ne néglige pas de désinfecter soigneusement les instruments spéciaux dont il déclare vouloir faire usage.

Gentil muguet.

Prenant en pitié notre terre,
Je crois que, quelque matin bleu,
Un ange des jardins de Dieu,
Déroba la cloche légère
Du muguet, ce bijou des bois.
Parfum suave, fleur exquise,
Son charme étrange enlace et grise
Celui qui la cueille une fois.

Caché dans sa blanche tunique,
L'ange souriant l'apporta;
Lentement sa main l'égrena
A l'ombre du grand hêtre antique,
Sur la mousse, ce frais velours.
De là nous vint la fleur divine,
Dont la corolle blanche et fine,
Du paradis parle toujours.

Dès lors, quand le lilas frissonne
Aux souffles attiédis de mai,
Quand tout redevient jeune et gai,
La clochette apparaît mignonne,
Valant, à mes yeux, mille fois,
Or, diamants, rubis, parures,
Jetant leurs étincelles pures
Sur le front hautain de nos rois.

AMÉLIA.

Visites de digestion.

Pourquoi la langue française si riche et si habile, tout en restant toujours si claire, n'a-t-elle pas trouvé un terme gracieux et poli pour exprimer le fait de visiter quelqu'un dont on a accepté un dîner ou une invitation ?

La visite de *digestion!* Est-il rien de plus choquant que ce mot et que l'idée qu'il éveille ? Et cependant cela se dit couramment partout et toujours, dans le meilleur monde et nos oreilles françaises, si délicates pourtant, ne s'en formalisent point.

N'aimeriez-vous pas mieux, par exemple : visite de *reconnaissance* ? Car, en somme, elle existe la reconnaissance de l'estomac, et l'on oublie bien plus vite, — disent les méchantes langues — un bon conseil, une bonne parole, voire même un service rendu, qu'un dîner où la chère a été délicate et les vins succulents.

Mais il nous faut nous conformer à l'usage. Disons donc visite de digestion puisque le terme est admis.

Les visites de digestion se font dans les huit jours qui suivent une invitation à dîner, acceptée ou non. Elles se font de même pour toute invitation à un bal ou à une soirée.

Parfois on se borne à déposer une carte de visite, durant cette période, dans la maison où on a été invité.

La visite de digestion n'est pas rendue par les personnes auxquelles on l'a fait, puisque c'est le visiteur qui la doit et qui, en la faisant, acquitte sa dette.

Au cours d'une visite de ce genre, il serait malséant de s'étendre longuement sur les mérites du repas qui a été servi et qui a donné lieu à cette visite. Cependant rien n'empêche d'y faire des allusions discrètes et voilées, mais mieux vaut ne pas s'y risquer si l'on ne se sent pas sûr d'être très adroit en cette circonstance. Il est inutile aussi de déterminer, dès l'entrée dans le salon, le motif qui vous amène. La maîtresse de maison qui s'attend à cette démarche de votre part saura parfaitement à quel sentiment des convenances elle doit l'attribuer.

(*La mode en famille*).

La maladie du siècle. — Le docteur Borel, d'Henniez-les-Bains, vient de faire paraître une nouvelle édition revue et augmentée de son traité sur le nervosisme publié en 1873. (*Le nervosisme ou neurasthénie*, la maladie du siècle et les divers moyens de la combattre, Lausanne, F. Payot, 1894). Le chapitre du traitement est tout à fait nouveau et présente un résumé des divers moyens thérapeutiques utilisés aujourd'hui contre la neurasthénie.

Petits ramequins. — Préparez une fine pâte feuilletée depuis la veille. Faites fondre dans une tasse de bon lait 188 grammes de fromage gras avec un morceau de beurre frais, du sel ; ajoutez trois œufs et deux jaunes bien battus en retirant le poëlon du feu. Garnissez de petits moules de pâte feuilletée, et, après avoir mis un petit morceau de beurre au fond de chaque moule, remplissez-les aux trois quarts et cuisez-les au four chaud.

Sur la surface du globe, on compte deux cent cinquante millions d'individus entièrement nus et sept cent cinquante autres millions qui ne couvrent qu'une partie de leur corps. — Il y a donc encore de beaux jours pour les tailleurs.

Manière de dessaler. — Il ne suffit pas, pour dessaler la viande, de la tenir pendant longtemps dans l'eau, car le liquide, saturé de sel, occupant le fond du vase, est constamment en contact avec la viande. Il faut, au contraire, à l'aide d'un filet ou d'un panier, tenir les morceaux à dessaler, seulement sur la superficie de l'eau. A mesure que le sel fond, il tombe au fond du vase et cesse d'être en contact avec la viande, s'il a une profondeur suffisante.

OPÉRA. — La **Fille de Mme Angot,** voilà le grand succès de la semaine. Cette charmante opérette de Lecocq a été vraiment fort bien donnée; nos artistes y ont mis un entrain extraordinaire et parfois désopilant; aussi les applaudissements d'une salle bien garnie ne leur ont point fait défaut. Une seconde représentation de cette pièce est annoncée pour mardi 22 courant; nous ne saurions trop la recommander à tous ceux qui veulent passer gaîment leur soirée.

Demain, dimanche, un autre attrait : le *Grand Mogol*, la pièce à rire et de bon cœur. Puis vendredi, 25, la *Grande Duchesse.*

Livraison *d'avril* de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE: L'armée anglaise, par M. Abel Veuglaire. — Edelweiss. Un roman dans les Alpes, par M. Mario***. — Deux femmes célèbres: George Eliot et George Sand, par M. Glardon. — Notes sur la peinture alpestre, par M. E. Rod. — Le fer et l'acier, par M. G. van Muyden. — Château-Flottant. Scènes humoristiques, de M. Frank-R. Stockton. — Chroniques parisienne, italienne, allemande, anglaise, russe, suisse, scientifique, politique. Bureau: place de la Louve 1, Lausanne.

L. MONNET.

CAUSERIES du CONTEUR VAUDOIS

Première série, nouvelle édition: illustrée, contenant entre autres: La mappemonde qui penche. — On voïadzo ein tsemin dè fai. — Les domestiques femmes. — Réponse de deux servantes. — La bataille dè St-Dzaquié — L'histoire dè Guyaume-Tè. — La fin des épaulettes. — Lettre d'un Grand-conseiller. — Lè dou rats. — Une fête villageoise. — Une revue d'autrefois. — Lè dragons dè Villà. — La tsanson dào thorax. — Le char de Jean Louis. — Surnoms des communes Vaudoises. — Aux habitants des étoiles. — Une fête villageoise. et plusieurs autres morceaux amusants. — *En vente au bureau du Conteur et chez tous les libraires. Prix fr. 2.*

ACHAT ET VENTE DE FONDS PUBLICS

Actions, Obligations, Lots à primes.
Encaissement de coupons. Recouvrement.

Nous offrons net de frais les lots suivants: Ville de Fribourg à fr. 13,10. — Canton de Fribourg à fr. 27,40, — Communes fribourgeoises 3 % différé à fr. 48,—. — Canton de Genève 3 % à fr. 108 25. De Serbie 3 % à fr. 76,—. — Bari, à fr. 53,50. — Barletta, à fr. 37,50. — Milan 1861, à 34,—. — Milan 1866, à fr. 10,—. — Venise, à fr. 22,25. — Ville de Bruxelles 1886, à fr. 109,25. — Bons de l'Exposition, à fr. 6,50. — Croix-blanche de Hollande, à fr. 15,25. — Tabacs serbes, à fr. 11,25. — *Port à la charge de l'acheteur. Nous procurons également, aux cours du jour, tous autres titres.* — **J. DIND & Cº**, *Ancienne maison J. Guilloud*, 4, rue Pépinet, Lausanne. — Succursale à Lutry. — Téléphone. — Administration du *Moniteur Suisse des Tirages Financiers.*

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GUILLOUD-HOWARD.